

1. La vie nationale et internationale dans un organisme social triarticulé

La façon dont j'ai abordé le sujet a pu sembler un peu étrange à certains. Je veux dire étrange dans le sens où l'on pourrait dire : il a présenté certaines idées, des réflexions sur un aménagement possible de la structure sociale ; on a moins perçu dans ces conférences des éléments que les gens répètent souvent, comme des slogans, quand ils parlent de la question sociale aujourd'hui. Bien sûr, il fallait commencer par les pensées et les idées dont il s'agissait ici.

Mais je pense également avoir fait remarquer que ces pensées et ces idées sont différentes de beaucoup d'autres qui sont avancées dans ce domaine, par exemple : il manque une répartition équitable des biens de la vie, ce qui est dû à tels ou tels problèmes, qu'il faut résoudre, etc. Ce sont des phrases que l'on entend souvent aujourd'hui, ce qui, à mon avis, est dû au fait que l'on procède ici de la même manière que dans d'autres domaines de la vie pratique. Si l'on a affaire à un produit qui doit être fabriqué par une machine et dont l'homme a besoin d'une façon ou d'une autre, il ne suffit pas d'établir un programme et de dire : il faut que quelques personnes unissent leurs forces, organisées de telle ou telle manière, pour pouvoir fabriquer ce produit. C'est à peu près ce que disent différents programmes sociaux qui sont échafaudés actuellement. Je m'attache davantage à indiquer comment la machine, en l'occurrence l'organisme social, doit être articulée et constituée pour que l'on puisse produire ce qui figure dans les revendications sociales plus ou moins conscientes ou inconscientes de notre époque. Et je crois qu'il ne sera pas possible de dire que ces conférences n'ont pas traité de la manière de se procurer du pain, du charbon ou d'autres produits similaires. Je considère que c'est de cela qu'elles ont traité. Elles ont traité de ce qui devrait être le fondement même de l'organisme social, de la manière dont les gens doivent vivre et travailler ensemble dans cet organisme afin d'obtenir ce qui figure dans les revendications sociales. Je voulais commencer par ces précisions, car mon discours de clôture d'aujourd'hui risque de susciter la même critique.

Seul celui qui se rendra compte que le problème international est un membre de la question sociale globale comprendra comment le prix du morceau de pain qui est mis sur la table de chacun est lié à toute l'économie mondiale, qu'il n'est pas indifférent à ce qui se passe en Australie ou en Amérique, que ce que font les gens là-bas participe à la fixation du prix d'un morceau de pain ou du charbon. Mais il n'est pas très facile aujourd'hui de parler du problème international, parce qu'on confronté aux nombreux jugements et préjugés sur ce sujet. En effet, ces cinq dernières années, cette vie internationale des hommes a été étrangement réduite à un raisonnement par l'absurde. De larges cercles ne croyaient-ils pas que le sentiment international, la compréhension internationale, étaient déjà présents dans l'humanité moderne ? Or, où en sommes-nous réellement arrivés avec ce sentiment international, avec cette compréhension internationale ? À l'autodestruction des peuples dans de vastes régions du monde civilisé ! Même les idées et les aspirations idéologiques qui, dans leur vision du monde, attachaient la plus grande importance à leur caractère international ont échoué. Il suffit de penser à la façon dont le christianisme international – car il devrait être international – a souvent, dans ses paroles, ses déclarations et ses opinions, repris le langage chauvin national. Et nous pourrions encore citer bien d'autres impulsions internationales qui ont fait naufrage ces derniers temps. C'est précisément lorsque nous parlerons de la vie internationale de l'humanité en termes d'économie qu'il sera nécessaire de repenser et de réapprendre beaucoup de choses. Il faudra aussi aller aux sources de la nature humaine, qu'on ne peut trouver qu'en prenant en compte l'esprit et l'âme. Et il faudra le faire de manière non seulement à citer ces grands mots, « esprit » et « âme », mais à révéler leur véritable pouvoir, ce que je pense avoir essayé de montrer dans mes dernières conférences.

Dans le monde entier, ce que les hommes développent dans leur vivre ensemble, dans leur coopération, est dominé par deux impulsions. Or il serait primordial que les hommes connaissent la

vérité sur ces deux impulsions, qu'ils en aient une conception vraie, sans fard, non travestie par toutes sortes de slogans. Deux impulsions vivent dans l'âme humaine, qui sont comme les pôles nord et sud d'un aimant : ce sont l'égoïsme et l'amour. Or, selon l'opinion largement répandue, une chose n'est éthique que lorsque l'égoïsme est vaincu par l'amour et lorsque les hommes évoluent de façon que l'amour pur se substitue à l'égoïsme. De nombreuses personnes ont cette opinion, en tant qu'exigence éthique, et aujourd'hui aussi en tant qu'exigence sociale. Mais elles sont nettement moins nombreuses à comprendre la véritable opposition de forces qui existe entre l'égoïsme et l'amour.

Quand on parle d'égoïsme, on doit avant tout savoir que chez l'homme, cet égoïsme commence avec ses besoins corporels. On ne peut pas comprendre cet élément qui émerge des besoins corporels de l'homme autrement qu'en le pensant amené dans la sphère de l'égoïsme. Ce dont une personne a besoin découle de son égoïsme. Il faut penser que cet égoïsme pourrait également être anobli, et il n'est donc pas bon, dans ce domaine, de se faire une opinion avec des slogans. En disant que l'égoïsme doit être vaincu par l'amour, on n'a pas fait grand-chose pour le comprendre. Par exemple, celui qui va vers ses semblables avec la pure compréhension humaine des intérêts agit différemment de celui qui a des intérêts étroits, qui ne se soucie pas de ce qui vit dans l'âme et le cœur de ses semblables, qui ne s'intéresse pas à son entourage. Par conséquent, le premier, celui qui a une véritable compréhension pour ses semblables, n'a nullement besoin d'être plus égoïste dans la vie, car servir les hommes peut précisément faire partie de son égoïsme. Se consacrer au service des hommes peut l'amener à se sentir bien intérieurement, voire à ressentir du plaisir, de la volupté. Pour la vie extérieure, des expressions de vie tout à fait altruistes peuvent, de manière objective, provenir d'un égoïsme apparent, mais qui dans la vie émotionnelle ne peut être qualifié autrement que comme de l'égoïsme.

Mais on peut élargir bien davantage la question de l'égoïsme. Il faut aussi suivre l'égoïsme dans toute la vie de l'âme et de l'esprit. Il faut bien comprendre que, dans divers domaines, l'esprit et l'âme proviennent de l'intérieur de l'entité humaine, tout comme les besoins du corps. Par exemple, de l'entité humaine naît toute son activité imaginative. De l'entité humaine naît ce qu'elle crée dans le domaine artistique. Si l'on se met au travail sans parti pris et si l'on cherche à comprendre correctement ce genre de choses, on dira : ce que l'imagination de l'homme crée, ce qui provient des profondeurs indéterminées de son être, a la même origine, mais à un niveau plus élevé, que ses besoins physiques. La vie imaginative qui se développe par exemple dans l'art repose, d'un point de vue subjectif, sur la satisfaction intérieure de l'homme, sur une satisfaction qui est plus fine et plus noble que, par exemple, la satisfaction de la faim ; pour l'homme lui-même, elle n'est pas qualitativement différente, même si ce qu'elle produit a de prime abord une signification différente pour le monde.

Or tout égoïsme dépend du fait que l'homme se réconcilie avec ses semblables, que l'homme vive et travaille avec ses semblables. Par lui-même, l'égoïsme exige de vivre ensemble et de travailler avec les autres. Par conséquent, une grande partie de ce que nous développons avec d'autres personnes est entièrement construit sur l'égoïsme et peut même faire partie des plus nobles vertus de l'homme. Regardons l'amour maternel : il est totalement basé sur l'égoïsme de la mère et il a l'effet le plus noble sur le vivre ensemble de l'humanité.

Mais comme l'homme a besoin d'autrui précisément pour son égoïsme, ce qui est en fait fondé sur l'égoïsme s'étend au vivre ensemble dans la famille, s'étend au vivre ensemble dans la lignée, dans la nation, dans le peuple. Et la façon dont l'homme se retrouve dans le peuple, dans la nation, n'est rien d'autre que le reflet de ce qui émerge égoïstement de lui. L'égoïsme est élevé à un haut niveau dans le patriotisme, il y est anobli, il y devient tel qu'il apparaît comme un idéal, qu'il apparaît à juste titre comme un idéal. Mais c'est un idéal enraciné dans l'égoïsme humain, qui doit maintenant sortir de cet égoïsme et s'accomplir, afin que tout ce que pourrait générer la productivité d'un peuple puisse être remis à l'humanité. Nous voyons donc comment, sous l'impulsion de l'âme humaine individuelle, de l'égoïsme, finit par développer ce qui s'exprime dans le nationalisme. Le nationalisme est un égoïsme vécu ensemble, un égoïsme porté vers le spirituel. Le nationalisme, par exemple, est

abreuvé et réchauffé par la vie imaginative du peuple dans lequel il s'exprime. Mais cette vie imaginative est en elle-même la formation spirituellement supérieure de ce que sont les besoins humains. Il est nécessaire de revenir à cette racine pour bien comprendre cette question par l'observation.

Ce qui se développe dans la nature humaine en tant qu'internationalisme est tout à fait différent. Nous devenons nationaux par un nationalisme né de notre propre nature. Le nationalisme est une floraison de la croissance de chaque homme, qui est lié par un sang commun à sa lignée ou par une autre appartenance à son peuple. Le nationalisme grandit avec l'homme. Il l'a, il grandit en lui, je dirais, tout comme l'homme grandit jusqu'à une certaine taille. On n'arrive pas à l'internationalisme de cette façon. L'internationalisme est plutôt comparable au sentiment que l'on éprouve en contemplant la belle nature, que l'on est poussé à aimer, à vénérer, à connaître parce qu'on la regarde, par l'impression qu'elle nous fait, parce qu'on se donne à elle en toute liberté. Alors que l'on grandit au sein de son peuple parce qu'on en est d'une certaine façon membre, on apprend à connaître les autres peuples. Ils agissent sur nous, je dirais, par le détour de la connaissance, de la compréhension. Nous apprenons peu à peu à les aimer avec compréhension et notre internationalisme intérieur grandit parallèlement à notre amour de l'humanité, dans la compréhension de ses différents peuples dans leurs différents domaines.

Il y a donc dans la nature humaine deux sources qui sous-tendent le nationalisme et l'internationalisme. Elles sont tout à fait différentes : le nationalisme est la plus haute forme d'égoïsme ; l'internationalisme est ce qui nous pénètre de plus en plus quand nous pouvons nous adonner à une vision plus compréhensive de la nature humaine. C'est sous cet angle que l'on devra examiner le vivre ensemble de l'humanité sur toute la Terre civilisée si l'on veut comprendre correctement ce qui s'oppose dans l'internationalisme et le nationalisme.

Pour comprendre la vie de l'économie, il faut toujours renvoyer aux deux impulsions de l'âme humaine que j'ai mentionnées. L'élément de vie triarticulé de l'homme que j'ai mentionné dans ces conférences nous ramène aux deux impulsions de l'âme humaine que je viens de caractériser. Examinons, par exemple, la vie de l'économie – c'est notre objectif – telle qu'elle imprègne tout le vivre ensemble de l'homme, national et international. Considérons cette vie de l'économie. Considérons-la de manière à distinguer son point de départ dans les besoins humains, dans la consommation. Après tout, la satisfaction des besoins humains est la tâche fondamentale de la vie de l'économie. Pour satisfaire ces besoins, il faut assurer la production et la circulation des biens, l'administration, le transport des personnes, etc. Là aussi, on peut se demander : qu'est-ce qui, dans la nature humaine, sous-tend le besoin et la consommation ? C'est l'égoïsme qui sous-tend le besoin, la consommation. Il s'agit de bien comprendre ce fait. Alors, pour la vie de l'économie, on ne se posera plus la question : comment surmonter l'égoïsme ? mais : comment l'altruisme peut-il satisfaire l'égoïsme légitime ? — Cette question semble peut-être moins idéaliste, mais elle est vraie. Mais si l'on considère la production qui satisfait la consommation, par laquelle la consommation doit être satisfaite, on voit immédiatement qu'il faut autre chose. Celui qui est censé produire est bien sûr en même temps un consommateur. Comme je l'ai expliqué dans mes conférences, il faut qu'il ait une compréhension non seulement du processus de production, mais aussi de la vie de ses semblables, afin de pouvoir se consacrer à son processus de production de façon que celui-ci réponde à leurs besoins. L'homme doit être capable de voir, directement ou indirectement au travers des institutions dont nous avons parlé, ce dont les gens ont besoin dans la consommation. À partir de cette compréhension teintée de dévouement, il doit pouvoir se consacrer à une production qui corresponde précisément à ses capacités. Il suffit de faire ce constat, même s'il paraît sec et sobre dans ce domaine, pour voir que le véritable moteur de la production est l'amour, associé au dévouement, pour la société humaine. Tant qu'on n'aura pas compris que la seule solution pour régler la production de manière sociale est de poser, par la vie de l'esprit et la vie du droit, les bases à partir desquelles cet amour pour ses branches de production peut se déverser dans l'âme humaine

– par intérêt pour ses semblables, par intérêt pour la vie –, on ne dira rien de positif sur la tâche réelle du problème social.

Entre les deux, entre, je dirais, la consommation égoïste et la production gérée par l'amour se trouve la circulation des marchandises, la circulation des biens, qui crée l'équilibre entre les deux, mais qui le crée aujourd'hui par le hasard du marché, par l'offre et la demande. À l'avenir, elle devra le créer par une association humaine qui mettra la raison à la place du marché aléatoire, de sorte qu'il y ait des personnes dont l'activité sera de mettre en place une production en observant les besoins de consommation. Ainsi, le marché sera transformé : l'organisation en question, par la raison et à partir de la production, sera en mesure de travailler pour la consommation qui aura été au préalable correctement constatée et observée. Dans ce domaine, il faudra renoncer à tous les mots à la mode et répondre aux réalités.

Mais on ne peut pas ne pas voir que l'époque moderne a de plus en plus généré quelque chose qui devait apparaître lorsque l'horizon terrestre des hommes s'est élargi. L'économie mondiale a pris le relais des anciennes économies nationales, de l'économie sur de plus petits territoires. Cependant, cette économie mondiale n'est initialement présente que sous la forme d'un certain genre de demande. Il est certain que celle-ci s'est développée à un point tel que l'on consomme dans presque chaque endroit du monde civilisé des produits qui sont fabriqués ailleurs, dans le même pays ou dans un autre. Mais même dans ce domaine, la compréhension idéelle de l'homme, l'humeur de son âme, n'ont pas répondu à ce qui est apparu comme une exigence mondiale. Partout, on voit combien il est urgent maintenant de prendre en compte l'économie mondiale, de créer des institutions qui la rendent possible.

À quelles conditions seulement l'économie mondiale est-elle possible ? On ne peut le comprendre que si – je l'ai expliqué dans la conférence d'hier – on examine d'abord la façon dont l'ordre social pourra se présenter à l'avenir, lorsque l'ancienne communauté de violence, la société de violence, l'actuelle société d'échanges, sera remplacée par la société commune. Ce sera précisément la société dans laquelle la production se fait à partir des associations, par le biais des contrats d'associations.

Partant de là, quelle est la différence réelle entre cette société commune et la simple société d'échanges, qui est encore dominante à de nombreux titres aujourd'hui ? La différence est que dans la société d'échanges, c'est principalement l'individu ou le groupe individuel qui a à faire avec l'autre individu ou l'autre groupe. Quel est donc l'intérêt de cet autre individu ou groupe dans cette interrelation ? Qu'ils soient consommateurs ou producteurs, leur production et leur consommation sont, pour ainsi dire, séparées les unes des autres par un abîme dû au marché aléatoire ; le marché aléatoire est le médiateur de la circulation des biens, le médiateur du commerce. Tout comme on parle, de manière justifiée ou non, de la domination du capital, du travail et autres, de la signification du capital et de la signification du travail, il faut dire : l'essentiel pour notre société d'échanges est qu'elle soit dominée par la circulation des marchandises. C'est ce qui jette le pont entre la production et la consommation, alors que la production et la consommation sont séparées par l'abîme du marché, de sorte que la raison ne sert pas d'intermédiaire entre elles.

Qu'est-ce qui, dans la société commune, va remplacer la circulation dominante ? C'est tout le domaine de la vie de l'économie qui sera mis à contribution dans l'intérêt de chaque acteur économique ! Alors qu'aujourd'hui, chaque acteur économique doit s'intéresser à la façon dont il se procure ses produits ou les vend, mais doit s'en occuper par intérêt pour lui-même, il devra, dans la société commune, s'intéresser pleinement à la consommation, au commerce et à la production ; autrement dit, l'ensemble de l'activité économique se reflètera dans les intérêts économiques de l'individu. C'est ainsi que doit fonctionner la société commune.

Considérons maintenant comment cette société commune, qui est aujourd'hui encore un défi pour l'avenir dans les États, doit se comporter face au problème international. Comment ce problème international se présente-t-il à nous, notamment en ce qui concerne la vie de l'économie ? On voit ici que chaque État-nation se détache de l'ensemble de l'économie mondiale, alors que le monde aspire à une économie mondiale. Chaque État-nation, indépendamment des conditions historiques de son

émergence, est maintenu par ce qui résulte de l'égoïsme des hommes qui vivent ensemble. Même dans ce qui est le plus noble sur le plan national, dans la littérature, l'art, etc., c'est l'imagination née de l'égoïsme qui maintient les groupes nationaux ensemble. Ces groupes nationaux, ainsi maintenus ensemble, sont désormais entrés dans le domaine de l'économie mondiale, ils y sont entrés de façon particulièrement marquée, de plus en plus marquée, au cours du XIX^e siècle ; ce mouvement a atteint son apogée au début du XX^e siècle. On peut décrire ainsi ce qui s'est réellement passé : alors qu'il régnait encore entre les États d'autres intérêts, des intérêts qui ressemblaient beaucoup plus à l'ancienne société de violence, le principe de la société d'échanges est devenu prédominant dans la vie internationale des États, en particulier dans le trafic réciproque, au point d'atteindre un pic au début du XX^e siècle. La façon dont les États ont produit et consommé, ce qu'ils ont donné à d'autres États ou reçu d'autres États, était totalement liée à leur égoïsme. On ne mettait en avant que ce qui intéressait chaque État en tant que tel. La manière dont les relations mutuelles entre les États dans le domaine économique ont été établies reposait entièrement sur le principe du commerce, sur le principe qui régit la circulation des marchandises dans la société d'échanges.

Dans ce domaine, mais à grande échelle, un phénomène est devenu particulièrement évident : la pure société d'échanges menait à quelque chose d'absurde. Ce phénomène est l'un des principaux motifs, des principales causes de ce qui a provoqué cette catastrophe qu'a été la guerre mondiale. Les gens prennent de plus en plus conscience du grand contraste qui existait entre, d'une part, l'exigence d'une économie mondiale et l'arrivée des différents États dans cette économie mondiale, qui s'en sont exclus, par des droits de douane et d'autres moyens, au lieu de la promouvoir à l'intérieur de leurs frontières, et, d'autre part, ce qui pouvait être le résultat de l'économie mondiale et qu'ils ont voulu et réclamé pour eux-mêmes. Ce contraste a débouché sur cette crise que nous appelons la guerre mondiale. Bien sûr, il y a d'autres causes, mais celle-ci est l'une des principales. Il s'agira donc de reconnaître qu'il est nécessaire de trouver en premier lieu la possibilité d'agir économiquement par-delà les frontières selon des principes autres que ceux d'une simple société d'échanges. Dans la société commune, il doit devenir possible que l'individu, s'il veut coopérer, s'intéresse à la production, où qu'elle ait lieu, s'intéresse à la consommation, où qu'elle ait lieu ; il doit s'intéresser à tout le domaine de l'économie – consommation de marchandises, production de marchandises, circulation de marchandises. De même, il doit devenir possible de trouver des impulsions grâce auxquelles chaque État du monde peut avoir un véritable intérêt intérieur, un véritable intérêt pour chaque autre État. Ainsi, ce ne sera pas quelque chose d'autre, quelque chose de semblable au marché aléatoire, qui se formera entre les peuples ; c'est une véritable compréhension intérieure qui règnera entre les peuples.

Nous en arrivons là aux sources plus profondes de ce que l'on recherche aujourd'hui, abstraitement, au sein de ce qu'on appelle la Société des Nations, qui repose sur la nécessité de corriger certains problèmes existant dans le vivre ensemble des peuples. Elle découle uniquement du principe qui est aussi à l'origine d'une grande partie de ce que nous voyons aujourd'hui : celui qui pense aux problèmes de la vie pense souvent aux prochaines corrections qui permettront de faire l'une ou l'autre chose. Certains, voyant qu'il y a beaucoup de luxe, veulent taxer le luxe ; ils ne pensent pas à aller aux sources de ce qui est en jeu, à trouver la structure du vivre ensemble qui empêcherait un tel luxe. Mais il faut aller à ces sources, car c'est ce qui est important dans la vie des peuples. C'est pourquoi on n'arrivera pas au vivre ensemble intérieur des peuples par de quelconques réglementations visant simplement à corriger la situation ; il faudra aller réellement aux sources qui permettront de trouver la compréhension des peuples entre eux.

On ne peut trouver aucune compréhension des peuples si l'on ne regarde que la seule chose qui, comme la croissance elle-même, en un sens, découle de l'être humain, si l'on ne regarde que ce qui, comme je l'ai montré, doit conduire au nationalisme, à l'isolement à l'intérieur de l'ensemble des peuples. Aujourd'hui, qu'avons-nous dans la vie de l'esprit qui ait un caractère fondamentalement international et qui ne l'ait pas perdu pendant cette guerre, parce que les gens n'ont pas été à même de s'en emparer dans ce domaine ? Parce que s'ils s'en étaient emparés, ils auraient dû détruire le domaine lui-même. Qu'est-ce qui est vraiment international aujourd'hui, partout dans le monde ?

Rien d'autre, au fond, que le domaine scientifique, qui s'adresse aux sens extérieurs. La science intellectualiste – j'ai montré dans les conférences pourquoi il fallait qualifier la science d'intellectualiste – a pris un caractère international. Il était facile de le remarquer en ces temps où tant de contre-vérités sont apparues dans le monde : si on a nui à la science en abusant dans le sens national, on l'a, pour ainsi dire, privée de son véritable caractère. Mais d'un autre côté, ne voit-on pas, précisément à cause du fait que je viens de mentionner, que ce genre de vie de l'esprit, qui reste dans l'intellectualisme, n'était pas capable de fonder une vie internationale ? Il est assez clair, je pense, que l'impuissance que j'ai décrite des points de vue les plus divers et qui caractérise cette orientation de pensée intellectualiste est devenue particulièrement évidente dans la relation de cette vie de l'esprit intellectualiste avec l'internationalisme.

La science n'a pas été capable d'introduire dans l'âme humaine des impulsions internationales suffisamment profondes pour résister aux terribles événements de ces dernières années. Et là où cette science voulait apparaître, former des impulsions sociales comme dans l'internationalisme socialiste, il s'est avéré que ce socialisme internationaliste n'était pas capable de résister, mais avait tendance à refluer dans les eaux nationales. Pourquoi ? Parce qu'il ne faisait qu'adopter l'intellectualisme du patrimoine héréditaire de l'humanité, qui n'est pas assez fort pour avoir un effet déterminant sur la vie. C'est ce qui montre, d'une part, que cette nouvelle orientation scientifique, apparue en même temps que le capitalisme et la technologie culturelle, contient bien un élément international, mais qui, d'autre part, atteste de l'impuissance à établir une vie véritablement internationale pour l'humanité.

En revanche, il faut maintenant faire valoir ce que j'ai évoqué dans la quatrième conférence sur la direction de la science de l'esprit, qui repose sur la vision, sur la connaissance de l'esprit. Cette vision de l'esprit n'est pas fondée sur une vision extérieure des sens ; elle est le résultat du développement de la nature humaine elle-même. Elle jaillit de ce dont jaillit aussi l'imagination. Elle jaillit des profondeurs de la nature humaine. Par conséquent, elle ne s'élève pas seulement jusqu'aux constructions individualistes de l'imagination, mais à la construction cognitive objective de la réalité spirituelle du monde. Sur ce point, cette vision de l'esprit est encore souvent mal comprise aujourd'hui. Ceux qui ne la connaissent pas disent : ce que l'on trouve par la vision spirituelle n'est que subjectif, personne ne peut le prouver. Pourtant, les connaissances mathématiques sont également subjectives et non démontrables ; et ce ne sera jamais l'unanimité entre les personnes qui permettra de les confirmer ! Quiconque connaît le théorème de Pythagore sait qu'il est correct, quand bien même des millions de personnes le contrediraient. Ainsi, la science spirituelle arrive également à quelque chose d'intérieurement objectif. Mais elle prend le même chemin que l'imagination et monte plus haut, enracinée dans les profondeurs objectives de la nature humaine, et monte jusqu'à des hauteurs objectives. Par conséquent, cette vision spirituelle s'élève au-dessus de tout ce qui, autrement, brille sous forme d'imagination des peuples. En même temps, cette vision spirituelle est recherchée dans tel ou tel peuple, à partir de telle ou telle langue. Elle est la seule et unique, pour tous les hommes, sur toute la Terre : il suffit de la rechercher assez profondément.

Par conséquent, cette vision de l'esprit, dont j'ai dû montrer qu'elle peut réellement influencer sur la vie pratique et sociale, donne en même temps la possibilité d'intervenir dans la vie internationale, d'être un lien de peuple à peuple. Sa poésie et les caractéristiques de ses autres domaines artistiques produiront un peuple de manière individualiste. Il naîtra de l'individualisme du peuple, pour la vision de l'esprit, quelque chose d'identique à ce qui se manifeste ailleurs. Les choses naissent à partir de fondements situés en des endroits différents ; mais elles aboutissent à des résultats identiques sur toute la Terre. De nos jours, beaucoup de gens parlent de l'esprit ; ils ne savent tout simplement pas qu'il faut expliquer l'esprit. Or lorsqu'on l'explique, c'est quelque chose qui ne sépare pas les gens mais les unit, parce qu'il remonte à l'être le plus intime de l'homme, en ce sens qu'une personne produit la même chose que l'autre, en ce sens qu'une personne peut comprendre pleinement l'autre. Mais si l'on approfondit vraiment au niveau de la vision de l'esprit ce qui autrement ne s'exprime qu'individuellement dans l'imagination de chaque peuple, alors les révélations de chaque peuple ne

seront que des expressions multiples de ce qui est une unité dans la vision de l'esprit. Alors il sera possible de laisser subsister les différentes individualités des peuples dans l'ensemble du monde, parce qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une unité abstraite, parce qu'il est possible d'exprimer de la manière la plus variée l'unité concrète à laquelle on aboutit par la vision de l'esprit. Ainsi, les peuples pourront se comprendre les uns les autres sur le plan de l'esprit. Grâce à leur compréhension multiple de l'unité, ils découvriront les principes possibles pour une alliance des nations, puis, à partir de leur constitution spirituelle, ils pourront aussi mettre au point la législation qui unira les peuples. Alors prendra place dans chaque peuple pour ce qui peut exister pour lui : l'intérêt pour la production et la consommation d'autres peuples. Alors, la vie de l'esprit, la vie du droit, pourront réellement développer la compréhension pour les autres peuples du monde entier.

Il faudra donc soit revenir à l'esprit dans ce domaine également, soit s'abstenir de créer quelque chose de mieux que ce qui a été fait jusqu'à présent, même avec des principes bien intentionnés. Bien sûr, beaucoup de gens aujourd'hui parlent, à juste titre, de leur incrédulité face à l'effet de cet esprit, mais c'est parce qu'ils n'ont pas le courage de s'en approcher. On rend vraiment la vie très difficile pour cet esprit. Mais quand il ne peut se développer que dans un petit cercle, même si on lui rend la vie difficile, on se rend compte qu'il est tel que je viens de le décrire. Vous avez appris à connaître l'état d'esprit qu'avaient les gens dans l'un des pays qui étaient en guerre, ce qu'ils pensaient des États ennemis, à quel point ils les détestaient ; vous avez appris à quel point l'internationalisme était faible dans ces zones de guerre : vous pouvez alors juger la façon dont se tient devant vous celui qui vous parle, qui est revenu encore et encore à cet endroit que j'ai déjà mentionné dans ces conférences, dans le nord-ouest de la Suisse, où se trouve le lieu où l'on cultive cette science de l'esprit, le Goetheanum, l'École de science de l'esprit. Quel genre d'endroit était-ce, au fond, pendant les années de guerre ? Tout au long de ces années, des hommes de toutes les nations y ont travaillé ensemble, sans se comprendre moins qu'avant, même s'ils ont eu des discussions inutiles ou nécessaires. Cette compréhension qui a émergé du travail commun d'une vision de l'esprit est déjà devenue une réalité, même si ce n'est que dans un petit cercle. On peut dire : nous avons mené l'expérience dans ce domaine ; nous avons montré que les hommes qui ont voulu y aller peuvent comprendre les autres hommes.

Mais il ne faut pas rechercher cette compréhension par une référence abstraite à l'esprit ; il faut la rechercher dans le travail le plus proche et le plus réel sur l'esprit. Aujourd'hui, l'humanité préfère encore ne pas savoir qu'il faut vraiment travailler sur l'esprit ; beaucoup aussi parlent de l'esprit, disent que l'esprit devrait venir – je l'ai encore mentionné hier – et pénétrer ce qui n'est que des exigences sociales matérialistes. Mais ce qu'on entend n'est guère plus qu'un appel à l'esprit. Oui, si ces personnes, par ailleurs bien intentionnées, sont également raisonnables, sont également imprégnées de l'éthique sociale, si ces personnes pouvaient penser à ce qui suit, pouvaient se dire : nous avons eu l'esprit, mais pouvons-nous aujourd'hui faire appel au même esprit ? Car c'est justement cet esprit qui nous a amenés à la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui ! Nous n'avons donc pas besoin d'une nouvelle situation amenée par l'ancien esprit. Un esprit ancien ne nous permettra pas de l'obtenir. Il l'a prouvé. Nous avons besoin d'un nouvel esprit. Mais il faut travailler pour acquérir ce nouvel esprit. Et on ne peut travailler pour l'acquérir que dans la vie spirituelle autonome.

Nous imaginons donc – parce qu'elle devra le faire par sa nécessité propre – que si l'exigence d'une économie mondiale est satisfaite, il y aura dans cette économie mondiale diverses structures sociales, créées partout de manière individuelle par les hommes qui y vivront ensemble, faisant naître du spirituel et du juridique. Mais ce qui y sera produit de manière individuelle sera le moyen de comprendre les autres structures sociales et ainsi de faire réellement tourner l'économie mondiale. Mais si l'on ne crée pas un tel moyen, les soi-disant intérêts nationaux s'introduiront encore et encore dans l'économie mondiale et réclameront pour eux-mêmes ce que l'on peut en tirer. Comme tout le monde veut cela sans comprendre l'autre, le désaccord se reproduira nécessairement.

Quelle est la seule manière de gérer une économie mondiale réelle ? On ne peut la gérer qu'en empêchant l'organisation spirituelle, l'organisation juridique des différentes structures de cette économie d'en prendre possession, car ces structures doivent avoir une forme individuelle. Vous ne pouvez atteindre la généralité, l'unité, dans la compréhension spirituelle, qu'en conquérant ce qui est l'autre unité sur toute la Terre. Cette autre unité est que la Terre soit émancipée des individualismes.

Or, tout comme on peut s'élever avec l'évolution de l'homme jusqu'à une hauteur objective si l'on descend assez profondément dans la nature humaine jusqu'à trouver comme vision spirituelle ce que trouve chaque individu des autres nations, de même les nationalismes n'affectent pas les besoins des consommateurs du monde entier. Les besoins de l'homme sont internationaux. Mais ils constituent le pôle opposé à l'élément international de l'esprit. Cet élément international doit apporter la compréhension, doit être capable de pénétrer dans l'amour cette compréhension de l'autre nationalité, doit être capable d'étendre l'amour à l'internationalité au sens de ce qui précède. Mais l'égoïsme est tout aussi international. Il ne pourra construire un pont vers la production mondiale que si celle-ci émerge d'une compréhension spirituelle commune, d'une vision spirituelle commune de l'unité. La compréhension de la consommation commune, qui repose sur un égoïsme commun, ne pourra jamais naître des égoïsmes des peuples. Ce n'est que de la vision spirituelle commune que peut se développer ce qui ne vient pas de l'égoïsme, ce qui finalement vient de l'amour, comme je l'ai expliqué, et qui peut donc dominer la production.

D'où vient l'exigence d'une économie mondiale ? Les conditions de vie des hommes s'étant progressivement complexifiées dans l'ensemble du monde civilisé, parallèlement à l'uniformisation de leurs besoins de consommation, il devient de plus en plus évident qu'ils ont besoin de la même chose dans tout le monde civilisé. Comment, de ce besoin uniforme, un principe de production uniforme efficace pour l'économie mondiale dans le monde entier pourra-t-il naître ? En s'élevant vers la vie spirituelle, telle qu'elle est entendue ici, vers une véritable vision spirituelle suffisamment puissante pour créer une production mondiale commune pour une consommation mondiale commune. Il sera alors possible de créer un équilibre parce que l'unité de l'esprit entraînera l'unité de la consommation ; alors l'équilibre sera créé dans la circulation, dans la médiation entre production et consommation.

Par conséquent, si l'on veut comprendre comment un organisme unifié se développera réellement à partir de nombreux organismes sur toute la Terre civilisée, il faut regarder à l'intérieur de l'être humain. Il n'y a pas d'autre solution pour construire cet organisme unifié, cet organisme unifié qui devra contenir les conditions nécessaires à la création, conformément aux exigences sociales, d'un tel lien organique entre production et consommation sur toute la Terre ; il n'y a pas d'autre solution pour que le morceau de pain ou de charbon dont j'ai besoin pour mon ménage ou pour chaque individu corresponde réellement aux exigences sociales qui se font entendre aujourd'hui dans le subconscient de l'humanité.

Je sais très bien que lorsqu'on place les choses dans une telle sphère d'observation, beaucoup de gens disent : c'est de l'idéalisme, ça plane au niveau de l'idéal ! Mais on trouve dans ces hauteurs uniquement ce qui est la force motrice de la diversité extérieure. Or c'est précisément parce que les hommes n'ont pas cherché les moteurs, que l'on ne peut trouver que de cette manière, que nous en sommes arrivés à la situation sociale et politique actuelle dans l'ensemble du monde civilisé. On ne les trouvera que lorsqu'on aura compris que les véritables praticiens sont ceux qui se préoccupent de créer réellement les forces motrices internes de l'organisme social de l'individu et de l'organisme social du monde, tandis que ceux qui se disent souvent praticiens ne connaissent que de façon rudimentaire leur véritable domaine et sont donc abstraits. Ce n'est que lorsqu'on aura compris cet état de fait que l'on pourra poser la question sociale sur une base saine.

Il y a maintenant bien longtemps, un de ceux qui étaient sérieux, à propos d'un certain domaine de la vie humaine, a attiré l'attention sur le fait que les soi-disant idéalistes ne sont justement pas ceux qui ne connaissent pas le rapport entre les idéaux et la vie réelle. Il avait senti combien il est absurde que de soi-disant praticiens viennent dire à l'idéaliste : tes idéaux sont très beaux, mais la pratique exige

tout à fait autre chose ! Or le fait est que la pratique exige précisément ces idéaux pour devenir réelle. Cela empêche la réalisation de ces idéaux, car ces prétendus praticiens sont ceux qui ne font pas en sorte de les réaliser, parce qu'ils optent pour une solution de facilité ou ont un autre intérêt à ce qu'ils ne se réalisent pas. Et ce même homme a dit : nous savons aussi bien que d'autres que les idéaux ne sont pas directement applicables dans la vie ; seulement, nous savons que la vie doit toujours prendre une forme correspondant à ces idéaux. Mais ceux qui n'arrivent pas à s'en convaincre montrent simplement que la vie n'a plus compté sur leur participation pour prendre forme, et on peut donc leur souhaiter de la pluie et du soleil au bon moment, et si possible une bonne digestion.

C'est ce qui doit caractériser la relation entre l'idéalisme souvent diabolisé et la pratique réelle de la vie, dont on a besoin pour construire un pont, tâche que, selon des idées absolument non matérielles, l'art de l'ingénierie maîtrise également : tout comme le pont entier doit d'abord être se construire sur le plan des idées et tout comme il peut devenir un véritable pont pratique lorsqu'il a été bien calculé sur ce plan, ce qui doit être façonné à partir de l'idéalisme doit être une idée pratique provenant d'un sens pratique intérieur. Il faut ensuite avoir l'instinct, le sentiment de savoir comment transposer une telle loi objective dans la pratique de la vie réelle. Alors on ne se demandera plus comment porter ces choses dans la pratique de la vie ; alors, on saura qu'elles deviennent immédiatement pratiques grâce aux hommes et à leurs actions lorsque ceux qui les comprennent sont suffisamment nombreux.

Aujourd'hui, on entend souvent : ces idées sont très belles et seraient très belles si on les imagine réalisées, mais les hommes ne sont pas encore assez mûrs pour cela. La masse n'est pas encore assez mûre. Qu'est-ce que cela signifie en fait quand on dit que la masse des hommes n'est pas encore mûre ? Celui qui connaît le rapport entre les idées et la réalité, celui qui voit le caractère de réalité que possède la vie pratique, n'a pas la même opinion de ces hommes ; il sait qu'il y a suffisamment d'hommes dans le présent qui, s'ils vont assez loin dans leur être intérieur, peuvent comprendre pleinement de quoi il s'agit. Ce qui les en retient n'est le plus souvent que le découragement. Il manque l'énergie pour vraiment pénétrer jusqu'à ce qu'on pourrait atteindre si seulement on parvenait à développer une pleine confiance en soi. Ce dont nous avons le plus besoin, c'est au fond d'une chose que chaque individu pourrait aujourd'hui corriger de lui-même s'il regardait suffisamment la réalité. Mais d'un côté on tombe dans le matérialisme, voire on se fait plaisir dans le matérialisme, de l'autre on est amoureux de l'abstraction, de toutes sortes de phrases abstraites et intellectuelles, et on ne veut pas du tout pénétrer dans la réalité.

Les gens pensent être pratiques déjà dans la vie extérieure ; mais ils ne font aucun effort pour regarder les choses de manière à pouvoir vraiment les connaître dans leur caractère de réalité. Aujourd'hui, par exemple, quelqu'un tombe sur une affirmation et adopte de suite cette affirmation ; il n'en prend que le contenu abstrait : il risque donc de s'éloigner de la vie, et non de s'en rapprocher. Ou quelqu'un lit un bel éditorial : or écrire un bel éditorial aujourd'hui ne présente pas de difficulté particulière, car on a tellement pensé dans la civilisation moderne qu'il suffit d'acquérir une certaine routine pour pouvoir ensuite enfile phrase après phrase. Il ne s'agit pas d'être d'accord avec le contenu littéral de quelque chose ; il s'agit de porter un jugement sur le rapport entre ce contenu et la réalité. Mais à l'heure actuelle, il y a beaucoup de choses dont il faudrait corriger la direction, si bien que l'on est obligé de constater : les hommes d'aujourd'hui devraient avant tout aspirer à la vérité, à cette vérité qu'ils confrontent courageusement à la réalité.

Voici deux exemples. Vous pouvez lire dans certaines statistiques, disons sur les États des Balkans – les gens s'informent aujourd'hui sur la situation du monde extérieur, jugent toute situation politique mondiale ou autre par des statistiques : tant de Grecs, tant de Serbes, tant de Bulgares ! Et l'on peut alors calculer quelles sont les revendications légitimes de l'élément grec, de l'élément bulgare, de l'élément serbe. Si vous y regardez de plus près, c'est-à-dire si vous combinez avec l'expérience ce que vous avez acquis comme aperçu abstrait du nombre de Bulgares, de Serbes et de Grecs en Macédoine, vous découvrirez peut-être que le père est enregistré comme Grec, le premier fils comme Bulgare, le second comme Serbe ! Maintenant, on voudrait savoir ce qu'il en est en vérité. La

famille peut-elle vraiment être telle que le père est grec, un fils bulgare et l'autre serbe ? Est-ce qu'on apprend vraiment quelque chose sur la réalité quand on dispose d'une statistique sur ces conditions ? La plupart des statistiques établies dans le monde aujourd'hui sont basées sur de telles compilations, surtout, très souvent, dans la vie des affaires. C'est parce que les hommes ne ressentent pas le besoin de toujours passer de ce qu'on leur dit littéralement au contenu de la chose réelle, à la réalité ; c'est parce qu'ils ne font pas attention aux choses qu'il y a tant de jugements faux. Ils se satisfont de ce qui, tel une couche superficielle de la vie, dissimule les vraies réalités. Or la première exigence dans la vie de notre temps est de s'acharner sur les vraies réalités, et non pas de faire des commérages sur la maturité ou l'immaturité des gens, mais de signaler les principaux problèmes. Les hommes ne les comprendront que quand ils trouveront d'autres hommes qui prendront la peine de les découvrir et de les signaler avec suffisamment de force.

Second exemple : le monde a lu au début du mois de juin 1917 –une partie du monde, du moins, s'y intéressait encore – le discours du Trône de l'empereur autrichien de l'époque, Charles. Dans ce discours du Trône, il évoque à plusieurs reprises la démocratie de manière très contemporaine. J'ai lu beaucoup de choses sur ce discours : combien les gens étaient enthousiastes à l'idée d'annoncer la démocratie au monde, combien il était merveilleux que le monde entende parler de la démocratie. Eh bien, si l'on prenait le discours du début à la fin, simplement en fonction de son contenu littéral, c'était une belle prestation, un beau feuilleton, si l'on se contente d'apprécier le style, la composition des phrases, car elles veulent susciter le plaisir humain. Magnifique. Mais voyons la vérité. Il faut alors resituer dans son milieu ce qui est littéral. Il faut se demander : qui parle ainsi ? Dans quel environnement parle-t-il ? Et là, on voit le souverain médiéval debout dans son costume de couronnement, brillant et étincelant, le seigneur médiéval, ne cachant même pas ce qui se trouve dans son élucubration, entouré de ses paladins brillants et incrustés d'or ; quelqu'un de très médiéval, qui, s'il a dit vrai, a parlé différemment de la démocratie ! Quel est le discours sur la démocratie, aussi beau soit-il, littéralement, dans une telle élucubration ? Un mensonge sur l'histoire du monde !

Il faut revenir du contenu littéral des choses d'aujourd'hui à la vision de la réalité. Il ne faut pas seulement saisir les choses avec l'intellect, il faut entrer dans la vision. C'est précisément ce que demande la science de l'esprit. Se méprendre sur la réalité extérieure ne reste pas impuni. Celui qui veut connaître la réalité spirituelle au sens de la science de l'esprit, comme on l'entend ici, et qui ne veut voir que le monde spirituel, doit avant tout s'habituer à la vérité la plus absolue du monde des sens : ne pas se laisser tromper par ce qui se passe autour de lui pour ses cinq sens. C'est précisément celui qui veut pénétrer dans l'esprit qui doit utiliser sagement ses cinq sens dans la vérité, et non se livrer aux fantaisies auxquelles s'adonnent les soi-disant hommes d'affaires, de nombreux praticiens très vénérés, auxquelles s'adonne quasiment le monde entier.

Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de lamentations geignardes à propos des hommes immatures ; ce dont nous avons besoin, c'est d'une indication sur la manière de devenir vrai, intérieurement vrai. Alors, on n'entendra pas les racontars sur l'esprit et l'esprit résonner toujours et encore dans le monde. Alors, on n'entendra pas non plus ce discours mensonger sur la différence entre le droit et la morale résonner dans le monde. Alors, on entendra quelque chose résonner au sujet d'un travail pour acquérir l'esprit. Alors, on entendra quelque chose résonner sur la manière dont, lorsqu'on travaillera pour acquérir l'esprit, les hommes vivront dans des conditions telles qu'ils trouveront entre eux le même droit. Alors seulement il sera possible de parler de la manière dont l'économie, travaillée par l'esprit et le droit, pourra fonder une véritable société commune. Il est beaucoup plus nécessaire de se rendre compte qu'il y a suffisamment d'hommes qui se ressaisissent au moins intérieurement pour comprendre en eux-mêmes de telles indications. Il ne faut pas se lasser de souligner ces choses encore et encore. Il ne faut juste pas croire que, lorsqu'on dit que l'esprit doit régner, que cet esprit viendra dans le monde comme par magie. Non, cet esprit ne peut venir dans le monde que par le travail spirituel de l'homme. À ce propos également, il s'agit de devenir vrai, de ne pas répéter sans cesse dans le monde qu'il doit y avoir de l'esprit, mais de laisser la vérité résonner : l'esprit ne sera là que lorsqu'il y aura des lieux où l'on travaillera non seulement

sur la nature extérieure, non seulement au sens du matérialisme, mais où l'on acquerra une vision spirituelle.

Comme je crois l'avoir montré dans ces conférences, qui ne sont qu'une tentative, une modeste tentative, de cette vision de l'esprit émergera une véritable compréhension sociale des habitudes de l'humanité dans le présent et dans un avenir proche. L'important est précisément que les hommes deviennent vrais par rapport au spirituel et à l'effort spirituel. Car on ne peut trouver l'esprit que sur le chemin de la vérité.

Dire que les gens ne savent pas n'est qu'une excuse. Dans l'effort spirituel, il faut savoir que si l'on suit le mensonge inconsciemment, ce mensonge est aussi nuisible au monde que si on le suivait consciemment. Car à l'heure actuelle, l'homme a le devoir d'élever le subconscient pour éradiquer le mensonge dans tous les domaines, y compris dans le subconscient.